

Le goût de la liberté

Bhikkhu Bodhi



Ce livret est une traduction de Extrait de Bodhi Leaves n° 71, publié pour la première fois en 1976 par le Buddhist Publication Society Kandy Sri Lanka.

Version en anglais <https://www.bps.lk/library-search-select.php?id=b1071>

Le goût de la liberté

L'appel de notre époque est, sans aucun doute, l'appel à la liberté. Peut-être qu'à aucun moment de l'histoire de l'humanité, le cri pour la liberté n'a retenti de manière aussi vaste et aussi pressante, peut-être n'a-t-il jamais pénétré aussi profondément dans les fibres mêmes de l'existence humaine.

La quête de liberté de l'homme s'est traduite par des changements profonds dans presque tous les domaines d'activité : politique, social, culturel et religieux. Les vastes empires qui s'étendaient autrefois sur la terre, engloutissant les continents comme de gigantesques monstres marins mythiques, se sont effondrés et désintégrés, tandis que les peuples sur lesquels ils régnaient se sont soulevés pour reprendre possession de leur terre natale, au nom de l'indépendance, de la liberté et de l'autodétermination.

Les systèmes politiques traditionnels, comme la monarchie et l'oligarchie, ont été remplacés par la démocratie, un régime où le pouvoir émane du peuple, car chaque individu revendique le droit de participer aux décisions concernant son existence dans la vie collective. Les anciennes institutions sociales qui avaient opprimé l'homme depuis les premiers temps de l'histoire telles que l'esclavage, le servage et le système des castes ont aujourd'hui disparu ou sont en voie de disparition. En revanche, les récits de telle ou telle libération font quotidiennement la une de nos journaux et remplissent les pages de nos revues et magazines.

Les arts reflètent également cette quête de liberté : le vers libre en poésie, l'expression abstraite en peinture ou encore la composition atonale en musique ne sont que quelques-unes des innovations qui ont renversé les structures traditionnelles restrictives offrant ainsi aux artistes une liberté d'expression sans entrave. Même la religion n'a pas pu se soustraire à cette vague de libération. Les systèmes de croyances et les codes de conduite ne peuvent plus être justifiés par des arguments tels que la volonté de Dieu, la sainteté des Écritures ou les prescriptions du clergé. Ils doivent maintenant être prêts à être examinés sous un jour nouveau, dépouillés de leur aura de sainteté, soumis à l'examen critique du penseur moderne qui revendique son droit à la libre pensée et qui se fie à sa propre raison et à son expérience personnelle comme dernière instance d'appel. La liberté d'expression, la liberté de la presse et la liberté d'action sont devenues les mots d'ordre de notre vie publique. La liberté de penser et la liberté de conscience, quant à elles, constituent les mots d'ordre de notre vie privée. Sous toutes ses formes, la liberté est considérée comme notre bien le plus précieux, plus précieux que la vie elle-même. « Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort », clamait un patriote américain il y a deux cents ans. Les générations suivantes ont répondu à son appel.

En réponse à l'appel de l'humanité à étendre les limites de la liberté, le Bouddha offre au monde son Enseignement, le Dhamma, comme un chemin de libération qui est tout aussi pertinent aujourd'hui qu'il l'était lors de sa première proclamation il y a plus de deux mille cinq cents ans.

« De même que dans le grand océan, il n'y a qu'un seul goût, celui du sel, de même dans cette Doctrine et Discipline (dhammavinaya) il n'y a qu'un seul goût, celui de la liberté » : c'est par ces mots que le Bouddha se porte garant de la qualité émancipatrice de sa doctrine.

Que l'on prélève de l'eau à la surface de l'océan, au milieu ou dans les profondeurs, le goût est toujours le même : celui du sel. De même, qu'on en boive un dé à coudre, un verre ou un seau, le même goût salé est toujours présent. Pareillement, dans l'Enseignement du Bouddha, une seule saveur, celle de la liberté (vimuttirasa), imprègne l'ensemble de la Doctrine et de la Discipline, de son début à sa fin, de sa surface lisse jusqu'à ses profondeurs insondables. Que l'on goûte le Dhamma à son niveau le plus élémentaire, dans la pratique de la générosité et de la discipline morale, dans les actes de dévotion et de piété, dans la conduite gouvernée par la révérence, la courtoisie et la bienveillance, ou à son niveau intermédiaire, dans la connaissance supramondaine sans tache et la délivrance réalisée par le saint libéré, dans tous les cas, le goût est le même, le goût de la liberté.

Si l'on pratique le Dhamma dans une mesure limitée, en menant une vie laïque en accord avec les principes justes, on atteindra une mesure limitée de liberté ; si l'on pratique le Dhamma de manière plus approfondie, en entrant dans la vie monastique, en vivant dans la solitude, animé des vertus d'un ascète, en contemplant l'apparition et la disparition de toutes les choses conditionnées, alors on fera l'expérience d'une liberté plus complète ; et si l'on pratique le Dhamma jusqu'à son terme, en réalisant dans cette vie présente le but ultime de la libération, on connaîtra une liberté sans limite.

À tous les niveaux, la saveur de l'enseignement possède une saveur unique : celle de la liberté. Seul varie le degré de satisfaction que procure cette saveur, et ce degré dépend directement de l'étendue de la pratique. Si l'on pratique un peu le Dhamma, on récolte un peu de liberté ; si l'on pratique beaucoup le Dhamma, on récolte beaucoup de liberté. Le Dhamma apporte sa propre récompense de liberté, toujours avec l'exactitude d'une loi scientifique.

Puisque le dhamma se propose de fournir une liberté aussi totale et parfaite que celle dont rêve l'homme moderne, une correspondance profonde semble exister entre l'aspiration de celui-ci à élargir ses horizons de liberté et les possibilités qu'il pourrait réaliser en pratiquant l'Enseignement du Bouddha. Et cependant, malgré cette convergence d'objectifs, lorsque les gens d'aujourd'hui découvrent le Dhamma pour la première fois, ils se trouvent souvent confrontés à une caractéristique qui heurte leurs modes de pensée familiers et les frappe intellectuellement comme une contradiction et émotionnellement comme une pierre d'achoppement. En effet, bien que le Dhamma se présente comme un chemin vers la libération, un enseignement imprégné du "goût de la liberté", il exige de ses adeptes une pratique qui semble être l'antithèse même de la liberté,

un code de conduite basé sur la discipline, la retenue et le contrôle de soi. "D'un côté, nous cherchons la liberté", objectent nos contemporains, " et, de l'autre, on nous dit que, pour atteindre cette liberté, nos actions, nos paroles et nos pensées doivent être restreintes et contrôlées ". Que penser de cette thèse étonnante que semble avancer l'Enseignement du Bouddha : pour atteindre la liberté, il faut la restreindre ? La liberté, comme objectif, peut-elle réellement être atteinte par des moyens qui impliquent le déni même de la liberté ?

Ce paradoxe apparent trouve sa résolution dans la distinction entre deux formes de liberté : la liberté comme permis et la liberté comme autonomie spirituelle. L'homme moderne confond généralement la liberté avec la licence. Pour lui, être libre, c'est avoir le droit de poursuivre ses impulsions, ses passions et ses caprices sans entraves. Pour être libre, il croit qu'il doit être libre de faire ce qu'il veut, de dire ce qu'il veut et de penser ce qu'il veut. Toute limite à cette licence est perçue par lui comme une atteinte à sa liberté. Par conséquent, un code de conduite demandant la retenue dans les actions, les paroles et les pensées, la discipline et l'autocontrôle lui semble être une forme d'asservissement. La liberté dont parle l'Enseignement du Bouddha n'est toutefois pas la même chose que la licence. La liberté dont parle le Bouddha est la liberté spirituelle, c'est-à-dire une autonomie intérieure de l'esprit qui résulte de la destruction des souillures mentales. C'est une libération du moule des schémas de comportement impulsifs et compulsifs, et qui culmine dans la délivrance finale du saṃsāra, la ronde des naissances et des morts.

Contrairement à la licence, la liberté spirituelle ne peut être acquise par des moyens extérieurs. Elle ne peut être atteinte qu'intérieurement, à travers une formation qui exige le renoncement à la passion et à l'impulsion dans l'intérêt d'une fin plus élevée. L'autonomie spirituelle qui émerge de cette lutte est le triomphe ultime sur toute entrave et toute limite imposée à soi-même. Cependant, la victoire ne peut être obtenue qu'en respectant les conditions du défi, qui incluent la retenue, le contrôle, la discipline. La récompense finale est l'abandon du désir d'affirmation d'un soi.

Pour mieux comprendre cette notion de liberté, examinons d'abord son opposé, la servitude. Commencez par imaginer une forme extrême de confinement physique, comme une personne enfermée dans une cellule de prison faite de murs en pierre épais aux barreaux en acier robuste. Attachée sur une chaise, ses poignets liés par une corde dans son dos, ses pieds entravés, elle a les yeux bandés et la bouche bâillonnée. Imaginons un instant que la corde soit déliée, les entraves défaites, le bandeau et le bâillon enlevés. La personne est maintenant libre de se mouvoir dans la cellule, d'étirer ses membres, de parler et de voir. Mais si elle s' imagine d'abord qu'elle est libre, elle ne tardera pas à réaliser que la véritable liberté est aussi éloignée d'elle que l'est le ciel bleu et limpide au-delà des murs de pierre et des barreaux d'acier de sa prison.

Mais imaginons que nous relâchions cette personne de prison et que nous l'installions dans une famille de la classe moyenne, en lui restituant tous ses droits de civiques. Elle peut maintenant profiter de la liberté sociale et politique qui lui faisait défaut en tant que détenue ; elle peut voter, travailler et se déplacer à sa guise ; elle peut même occuper un poste dans la fonction publique. Mais, du fait même de ses responsabilités, de ses devoirs, il subsistera toujours des limitations à son pouvoir, à ses plaisirs et à son prestige, un écart douloureux entre la liberté sans contraintes à laquelle elle pourrait aspirer pour elle-même et la réalité de la situation que les circonstances lui ont réservée, comme son triste sort. Alors, allons plus loin et sortons notre personnage de sa routine de la classe moyenne pour l'installer, à sa grande joie, sur le trône d'un monarque mondial, d'un empereur universel exerçant sa souveraineté sur toute la terre. Installons-le dans un palais majestueux, entouré de cent épouses plus belles que des fleurs de lotus, disposant de ressources illimitées en or, en terres et en pierres précieuses, bénéficiant des plaisirs les plus sublimes des cinq sens. Il possède un pouvoir absolu : jouissances, renommée, gloire et richesses lui sont offertes. Il n'a qu'à exprimer sa volonté pour qu'elle soit considérée comme un ordre, et à formuler un souhait pour qu'il soit exaucé. Il n'y a plus aucune entrave à sa liberté d'action. Néanmoins, une interrogation subsiste : est-il véritablement libre ? Explorons cette question en profondeur.

Le Bouddha a identifié trois catégories de sensations : les agréables, les désagréables et les neutres (c'est-à-dire ni agréables ni désagréables). Ces trois groupes représentent l'ensemble des sensations. Chaque expérience doit inclure une sensation appartenant à l'un de ces groupes. Une fois de plus, le Bouddha a identifié trois facteurs mentaux correspondants aux trois classes de sensations et les a décrits comme des anusayas, des tendances latentes et dormantes dans les continuums mentaux subconscients des êtres sensibles depuis des temps immémoriaux. Ces tendances sont toujours prêtes à se manifester lors de l'apparition d'un stimulus approprié et à retomber dans l'état de dormance lorsque l'impact du stimulus s'est dissipé. Ces trois facteurs mentaux sont le désir (rāga), l'aversion (paṭigha) et l'ignorance (avijjā), qui sont les équivalents psychologiques des racines malsaines que sont l'avidité (lobha), la haine (dosa) et l'illusion (moha).

Lorsqu'un individu, dont l'esprit n'a pas été formé à la discipline mentale supérieure enseignée par le Bouddha, éprouve une sensation agréable, la tendance latente à la convoitise se manifeste, c'est à dire son désir de posséder et de jouir du stimulus provoquant cette sensation agréable. Lorsqu'il éprouve une sensation désagréable, la tendance latente à l'aversion entre en jeu, une aversion pour la cause de la souffrance. Et lorsqu'il éprouve une sensation neutre, la tendance latente à l'ignorance, qui est présente, mais latente dans les cas de convoitise et d'aversion, émerge et enveloppe la conscience de l'individu d'un manteau d'apathie et d'ennui.

Les trois tendances latentes à l'avidité, à l'aversion et à l'ignorance sont susceptibles d'être réveillées par leurs sensations correspondantes et de passer de l'état dormant à un état d'activité. Si un individu ne s'efforce pas de les dissiper, de les restreindre, de les supprimer, de les abandonner et de les réduire à néant, elles persisteront dans la conscience. Si, en persistant dans la conscience, il leur cède à plusieurs reprises, les approuve et continue de s'y accrocher, elles prendront de l'ampleur, se développeront et, tout comme une boule de feu qui roule vers un tas de paille, elles évolueront de simples pulsions initiales en obsessions puissantes qui éclipsent sa capacité à se contrôler. Alors, même dans l'hypothèse où un individu était cet empereur régnant sur toute la terre, il ne sera plus intérieurement son propre maître, mais un serviteur soumis aux ordres de ses propres souillures mentales.

Sous l'emprise de la convoitise, l'individu est attiré par ce qui est agréable. Sous l'emprise de la haine, il est repoussé par ce qui est désagréable. Sous l'emprise de l'illusion, il est dérouté par ce qui est neutre. Il est emballé par le bonheur, abattu par le malheur, exalté par le gain, l'honneur et les éloges, accablé par la perte, le déshonneur et le blâme. Bien qu'il comprenne qu'une certaine ligne de conduite ne peut que lui nuire, il est impuissant à l'éviter ; bien qu'il sache qu'une autre ligne de conduite est clairement à son avantage, il est incapable de la suivre. Emporté par le courant des souillures mentales qu'il n'a pas abandonnées, il est conduit d'existence en existence à travers l'océan du saṃsāra, avec ses vagues de naissances et de morts, ses tourbillons de souffrance et de désespoir. En apparence, il peut régner sur le monde entier, mais, au tribunal de sa conscience, il est toujours prisonnier. Il peut être complètement libre en termes de liberté sans limites, mais, en termes d'autonomie spirituelle, il est encore une victime de la servitude, dans sa forme la plus désespérée : la servitude aux rouages d'un esprit souillé.

La liberté spirituelle, en tant que contraire de l'état de servitude, doit donc signifier la libération de l'avidité, de la haine et de l'illusion. Lorsque l'avidité, la haine et l'illusion sont abandonnées chez une personne, coupées à la racine de telle sorte qu'elles ne subsistent plus, pas même sous une forme latente, alors elle trouve pour elle-même un siège d'autonomie dont elle ne peut jamais être détrônée, une position de maître qui ne peut jamais être ébranlée. Même si cet individu est un mendiant qui recueille ses aumônes de maison en maison, il est toujours un roi. Même s'il est enfermé derrière des barreaux d'acier, il est intérieurement libre. Il est désormais le souverain de son propre esprit, et, en tant que tel, de l'univers entier, car rien dans l'univers ne peut lui enlever cette délivrance du cœur qui est son bien inaliénable. Il vit parmi les choses du monde, mais il se tient parfaitement au-dessus du flux et du reflux du monde. Lorsque des objets plaisants pénètrent dans son champ de perception, il ne les convoite pas. De même, lorsque des objets désagréables entrent dans son champ de perception, il ne les évite pas. Il observe les deux avec sérénité, notant leur apparition et leur disparition. Il ne se préoccupe pas des couples d'opposés qui font tourner le monde ; il a rompu à sa source le

cycle d'attraction et de répulsion. Pour lui, un morceau d'or et une pièce d'argile sont semblables, tout comme les éloges et les critiques, qui ne sont que des sons creux à ses oreilles. Il demeure dans la liberté qu'il a gagnée au prix d'un effort long et discipliné. Il est libéré de la souffrance, car une fois les souillures déracinées, plus aucun chagrin ni aucune peine ne peuvent assaillir son cœur ; il ne reste que la félicité parfaite, exempte de toute trace de désir.

Il est libéré de la peur, et des frissons de l'angoisse que même les rois connaissent dans leurs palais, protégés par des gardes du corps tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et il est libéré de la maladie des passions dévorantes et fébriles qui nouent l'esprit, de la maladie du saṃsāra avec ses rondes de souillures mentales, d'actions et de conséquences. Il passe ses jours en paix, parcourant le monde avec un esprit de compassion illimitée, jouissant de la félicité de l'émancipation ou enseignant à ses compagnons de route le chemin qu'il a lui-même suivi jusqu'à son terme, dans le calme, sachant que, pour lui, le cycle infini des naissances et des morts a pris fin. Il a atteint le sommet de la sainteté, et a mis fin à tout futur devenir.

Dans sa plénitude, la liberté que le Bouddha désigne comme étant le but de son Enseignement ne peut être appréciée que par celui ou celle qui a fait de cette réalisation une question centrale de son expérience de vie. Tout comme le sel donne son goût à la nourriture qu'il assaisonne, le goût de la liberté imprègne chaque aspect de la Doctrine et de la Discipline proclamées par le Bouddha, en son début, son milieu et sa fin. Quel que soit notre niveau d'avancement dans la pratique du Dhamma, c'est dans cette mesure que l'on peut apprécier le goût de la liberté. Il faut cependant toujours garder à l'esprit que la véritable liberté, l'autonomie intérieure de l'esprit, ne nous est pas accordée par miracle. Elle ne peut être obtenue que par la pratique du chemin de la liberté, le Noble Octuple Sentier.